

Docteur C. et LLdeMars — *Albi* : page 40



Chercheur d'or (Côte d'Ivoire)
Edité par le Chocolat CÉMOI Grenoble

D. Christoffel — *Poème de fête des mères* : page 48



Village dans les rochers (Dahomey)
Edité par le Chocolat CÉMOI Grenoble

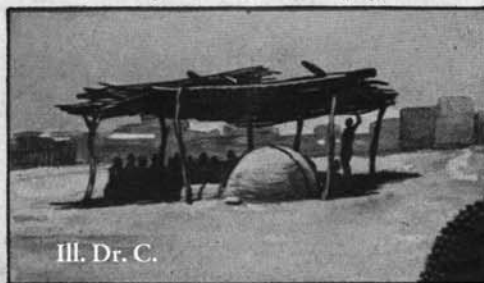
Oolong — *Plus nulle autre vie de WM* : page 51



Ill. Lucas Taieb & C. de Trogoff

Jeunes guerriers Sirralas
Edité par le Chocolat CÉMOI Grenoble

J.C. Pages — *Bras croisés* : page 61



Ill. Dr. C.

Construction religieuse en pays Samo
Edité par le Chocolat CÉMOI Grenoble

AB : *Atlantide Eins* : page 67



Indigène lançant la sagaie
Edité par le Chocolat CÉMOI Grenoble

SERIE I n° 12

Hors cahiers : *Idioms and Idiots*
Jean-Luc Guionnet, Seiji Murayama,
Matrin, Ray Brassier



Malgré les projets, avortés, c'est la consécration pour Johan et l'atelier reçoit.

Seul dans son atelier couvert des dernières œuvres d'un peintre obscur, Johan pleure, adoré. Le prix à payer le submerge. Il ne veut pas ça. En vain il jouera à cache-cache avant la chute. En frénésie sur sa croix, comment se voir? Sans d'ssus d'ssous, en mantille, en porte-jarretelles devant sa glace, il pleure.

Conclusion : ça va mal.

semaine 32

(si peu, en fait) - Laissons notre héros (si, si malgré tout) un moment, se remettre.

Nos jours sont conformes après la chute.

Monory, impassible et sombre parle aux esprits.

Les esprits étroits restent insensibles à sa voix (qui s'enroue de plus en plus à mesure). Il crie à présent.

Rien ne change et c'est affreux. On tombe, la chute n'en finit pas. Ce n'est pourtant qu'un rêve censément. Mais bon, plus tard il verra ce Vuillard.

De l'austère sortira cette chose, je ne sais comment la nommer autrement.

La jeune fille se prostitue, alors son frère aussi par idéal et parce qu'il aime ça, les pisso-

tières.

La surprise, noir, le nez dans les graffitis (qu'il note après chez lui).

Bref, tout n'est que mensonge et c'est vérité alors.

Dans le vestibule, on se voit entre quat'z'yeux et par sa bouche : un mensonge.

En attendant l'hiver, voilà ce qui se passe. Ça. Ils se retrouvent inanimés derrière la foi. Leurs destina-

tions sont des intrigues. Ils prennent à cette même époque de l'essence chez Esso mais regrettent aussitôt, ce n'est pas une excuse.

Mais bon. Ce sont des temps neufs et l'artiste s'inspire des mouches. À présent, elles recouvrent les vitres de l'atelier, rue Tractus.

Sa bite se lève de temps en temps, comme ça sans prévenir. C'est une période intense, sexuelle, il le sent bien et dommage qu'il n'y ait personne dans les parages, à part, mais non. Décidément non.

Bon, peignons un peu alors.

Et l'autre là, sur sa croix qu'est-ce qu'il devient?



Les mouches aussi.

Réfléchissons, ces temps seront des temps fugaces sûrement. Mais les larmes coulent, c'est un réel retour aux sources. Il lit l'Aretin et rêve qu'il est l'artiste.

semaine 39

sans tenir compte des voyeurs, une abeille arrête sa course devant un noli me tangere et ça n'est pas banal, même ici. Les larmes ne sont plus de mise personne ne s'avise plus. La veuve distribue des couvertures, ce sont des temps immobiles. Chacun est solitaire depuis l'éclipse, le solitaire fait d'ailleurs quelques voyages, ouvre une porte, sort, entre. Ça bouge.

semaine 40

par l'enfer ton nom est répandu (chant XXVI)
il faut se souvenir de l'argument et s'occuper de ses peaux mortes.

Il frotte ses pieds, surtout entre les orteils avec la peau du citron et insiste bien.

Ça ne viendrait à l'idée de personne mais certains s'ennuient en haut du mât, il y pense sérieusement, même si le mât en question est sans doute sacré.

Beth, pendant ce temps ne meurre pas encore tout à fait, il s'en faut de peu car elle ne rencontre pas son maître, son Pygmalion. Elle vient de comprendre, un nom ne suffit pas peut-être.

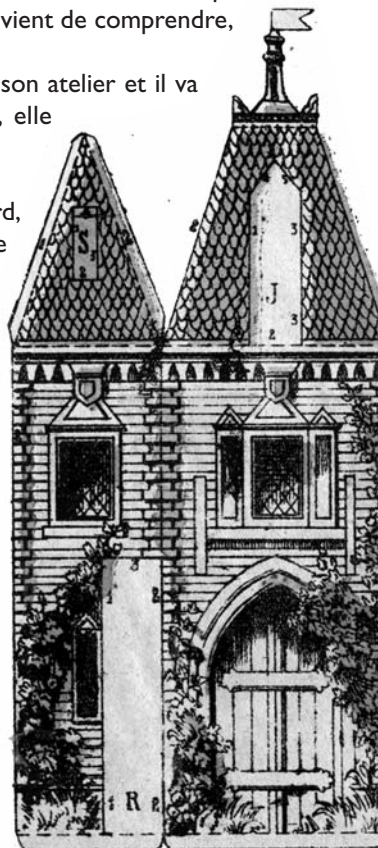
Mais l'artiste est enfermé dans son atelier et il va mal. Mais l'œuvre est dehors, elle erre et aussi va mal.

Et les semaines passent.

Dans une touche jaune de Vuillard, l'abeille s'écrase. Elle se fracasse la gueule en silence et personne ne bronche, il faut dire que ça tombe le jour de la galaxie cannibale. Et l'autre avec ses peaux mortes, vraiment !

semaine 42

les tourments vont peut-être prendre fin. Temps morts : parce que tu continues à vivre, obligé, t'es

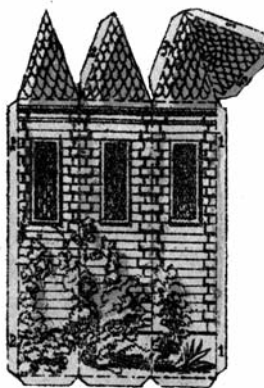
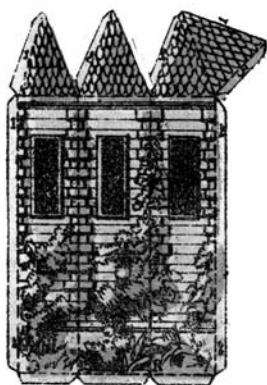


un putain de bébé. Temps prisonniers.

En bas de la rue, un peu plus loin il y a cet autre atelier où Nora pose avant de rentrer sagement chez elle et ça c'est de l'autobiographie. C'est là qu'elles se rencontrent et font, sans le savoir, le point. Non pas sur leur vie, ni sur les hommes oui le monde. Non pas sur la fin de la tyrannie, ou celle du monde par la même occasion. Elles savent maintenant comme nous que ah oui ma brave dame, que la chute de l'une. Oui.

Elles ne parlent pas de peinture non plus. Étrange, j'aurais pourtant parié là-dessus. Dommage, car elles pourraient si elles savaient. Juste, elles se croisent, se voient, se parlent et aucune ne connaît Johan. Ni Gilles. Ni Oz. Ah bon? bah oui, il a été effacé.

Voilà encore elles se quittent. Quelle occasion manquée ! À force d'ouvrir une porte.



alors.

Gouffre et chimères, ouvrir une porte, help. Il court vers la veuve qui n'a plus rien à distribuer (il fait une chaleur à mourir depuis que, enfin, vous savez, le soleil la lune la galaxie et tout ça) et l'interroge. Ce n'est pas une Pythie mais bon il fait avec ce qu'on a et ce n'est pas l'Aretin qui lui répondra.

Il, enfin lui, c'est Johan vous le

saviez. Jusqu'ici il pensait être resté tout ce temps dans l'atelier. Mais non il était dans l'odeur et le cul éclatant. Où les pas le mènent, une pierre.

La pierre quittera la terre pour toujours, là, il s'évanouit car il comprend que.



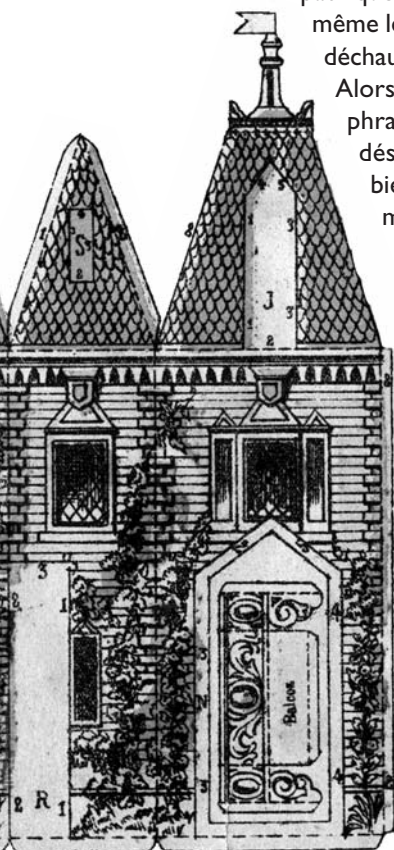
semaine 43

j'ai parlé des voyeurs? Autour de la pissotière préférée, juste sous le viaduc, dans l'après-midi dans l'odeur. Les voyeurs, sympathiques avec toutes leurs dents même les plus fausses, les plus cariées, déchaussées.

Alors du graffiti, naît le rythme. La phrase et le roman. Les mouches désertent l'atelier, je vous l'avais bien dit que tout allait s'arranger, mais si.

Pas d'histoire d'amour ici, tant pis pour galatée.

La joue collée contre la mosaïque (soignée), les poils crissants sans fin, une bite dans le cul (ou peut-être deux, sombre à l'intérieur et dehors éclatant) il laisse courir les réminiscences, lui aussi est éclatant et se demande s'il ne serait pas un peu pd par hasard. Merde



À ce moment, revenons un peu en arrière, car tout compte fait Beth et Nora ont quand même parlé. Ça peut changer tout le reste. Les vies sont influencées par le verre de Galilée et ce repli n'a rien d'une passade, car Jésus revient, il est en forme et passe à l'attaque.

Ces histoires de pissotières, de nuit/jour et de voyage intérieur le laissent vraiment perplexe.

Le Messie (mais il n'aime pas qu'on l'appelle comme ça) pense, il y pense vraiment longtemps et fort. Pendant ce temps Johan jouit, ça lui laisse pas mal de temps. Au bout de cette période d'intense réflexion et d'intense jouissance, Jésus décide que après tout et se désintéresse de l'histoire. Après, on ne le revoit pas.

Quelques artistes qui refusent d'être nommés lancent des appels mais c'est un peu tard. La jeune fille se prostitue en blanc maintenant.

semaine 44

l'atelier est plein comme un oeuf, Johan est soudain couché nu une toile poisseuse sur le sexe, meurtri, il bouge lentement (frotte-frotte) ça soulage à peine. C'est un peu triste de le voir comme ça, mais il n'y a personne, même les éléphants sont morts.

Un jour, submergé par le flot des affaires séculières qui, souvent, exigent un tribut de dévouement auquel nous ne sommes assurément pas obligés, je me retirai dans un secret asile, ami de la mélancolie, où il m'était loisible de faire éclater ostensiblement les déplaisirs que me causaient mes occupations et de me représenter en masse, et tout à mon aise, mes divers sujets de douleur. J'étais là, plongé dans une amère affliction et dans un profond silence, lorsque survint mon bien-aimé fils, le diacre Pierre, qui m'est uni par les liens d'une tendre amitié dès l'aurore de la jeunesse, et qui seconde puissamment mon zèle dans l'étude de la parole sainte.

La voix parvient de l'espèce de langue verte et brune que font avec la rocaille les deux herses qui moussent, fleurissent, tiquètent, mo uchent l'horizon (Pierre lentement se dégagera de la perspective pastorale, les mouvements des lèvres viendront clapoter devant les yeux comme la voix clapotait aux oreilles)

Mon Dieu donnez-moi le courage de me diviser, de diviser mon travail en étapes et de ne pas vouloir d'emblée envahir tout mon but. Je n'aurai pas assez de force pour m'emparer de moins que ce que je peux embrasser dans une journée, même si tous, autour de moi, me paraissent trop lents pour me suivre. Et pourtant, je suis entouré d'obstacles de chair, de voix qui grondent contre moi, et comment pourrais-je être certain d'aller jusqu'à mon terme ? Il faut donc que je sifflotte sur la voie, que j'aille le train de mes tempes gonflées et rougies par l'angoisse de mourir, comme si de rien n'était, comme s'il n'était pas important d'achever mon travail, comme si chaque étape, par un agencement subtil de petites gratifications, contenait déjà là l'indemnisation de leur fin. Je suis mort de peur, mais je sais que si à ces gens je laisse paraître quoi que ce soit, ce sera bien pire encore : ceux qui m'entourent se sentiront encouragés à m'accabler encore plus. Ils ne voient déjà pas le moindre intérêt à mes actions, je ne dois pas leur laisser la possibilité de les entraver par un mouvement qui affaiblirait devant eux la clarté volontaire par laquelle je vais à mon rythme.

I. Comment oses-tu aller là où n'osent même pas aller tes maîtres ?
Parce que là-bas, ils ont leurs maîtres qui ne me connaissent pas.

Pierre :
Je me sens farineux comme Basalù le valdésien émietté à chaque rencontre, Grégoire. Je m'émiette moi-même aussi parce que j'en sais moins dire encore que j'en sais savoir à chaque fois que je dois parler ; je dois me défendre et je n'ai que des miettes dans la bouche qui me font douter d'avoir a) une langue, b) des idées précises dans cette caboche pulvérulée et c) une simple position devant quoique ce soit. Si je ne sais pas parler, moi, si je bégaye, est-ce au fond parce que je suis sans rien d'assuré ? Que je crois savoir comme un mioche ? Comme Basalù le valdésien je ne rencontre que des langues plus habiles que la mienne à me faire douter de tout ; jusqu'à l'idée que je viens de naître, que je m'ébouriffe à la pensée comme un oisillon stupide, piaillant de préjugés dans la chambre d'écho à peine fendue de son oeuf. Pourtant j'ai des idées, Grégoire, j'ai des convictions. Et comme Basalù le valdésien, à force de plier devant l'habileté des rhéteurs, je vais finir par leur passer dessus la tête : tu vois, Grégoire, tu vois ces deux sacs dans chaque paupière qui me rougissent les yeux ? Je vais m'en délester. Cette flaque rosée globulaire où flotte ma pupille stupide, c'est l'humiliation d'être l'idiot de service. Je vais traverser zébrer l'air au-dessus d'eux, ne plus m'émietter, je vais simplement aller trop loin. C'est où ? C'est une zone du langage où ils ne me rejoindront pas, une zone de la pensée dont l'excès les tiendra à la distance suffisante pour que j'y nage à nouveau tranquille, sans balbutiement, sans contradiction, seul. Comme Basalù le valdésien, je vais franchir la ligne pour ne plus avoir de compte à rendre sur mes bredouilllements. Mais lui, Basalù le valdésien, il ne savait pas ce qu'il était en train de faire. Il allait d'une étape à l'autre, devenant radical d'un pas mou : l'heure extrême en secondes insensibles. Moi je vais tout



lâcher en toute conscience, et ça m'effraie.

Grégoire. Basalù ?

Pierre. le valdésien.

Basalù.

Non ?

Grégoire. je vois pas.

Pierre. tant pis. Enfin non, pas tant pis. C'est important : Basalù s'accula à l'incrédulité, il était pris dans quelque chose... Je crois qu'il a, il a pris le pas d'une pédagogie graduelle, il a marché le long d'une ligne dubitative à son train, sur le bas-côté, et je crois qu'il n'a pas pu s'arrêter parce que ce n'était plus possible ; peut-être était-il, comme moi, un bœuf stupide, ou peut-être que c'est exactement le contraire, peut-être était-il beaucoup plus fin que tous ses maîtres qui, rhéteurs, ne croyaient pas autant que lui à la puissance de leur objet de dépassement ; c'était un bon exemple de mon train à moi, Basalù, du train actuel de

ma marche. Mais pas vers l'incrédulité, ne va pas croire ça. Du moins pas celle de Basalù pour qui Dieu s'était dissout dans les mêmes eaux que ses petites habitudes catholiques. Enfin un peu, fatalement, disons que je ne sais pas ce que je perdrai exactement si j'insiste à taper inlassablement sur le même clou des Évangiles... Mais

c'est pas ce que tu pourrais croire, même si, forcément ça rejoint. Non, tant pis, j'avais dit tant pis, mais plus j'explique pire c'est alors tant pis, oui.

Grégoire. mais la ligne générale, ça va aller, Pierre, on se connaît assez. Ne t'inquiète pas. Calme-toi. C'est quoi, la ligne que tu te vois franchir, là ?

Pierre. je vais d'abord te poser une question, si tu veux bien : qu'est-ce que tu as vu, exactement, sur l'autel ?

Grégoire. tu évites la question. C'est une façon d'y revenir, ou quoi ?

Pierre. Je ne sais pas, je vais essayer quelque chose. Si je

te dis de but en blanc ce qui me tracasse, tu vas... Bon... Laisse. Dis-moi : ce que tu as vu, exactement. Tu peux me dire ce que c'est ?

Grégoire. Tu veux les détails de l'apparition ou tu veux savoir quelle substance je lui accorde ?

Pierre. Je veux savoir si tu sais la nature de cette apparition.

Grégoire. Elle est multiple. J'ai vu le Christ, mais vous l'avez tous vu pareillement, vous avez vu le sang jaillir

14-5

C'est le moment d'arrêter un texte sur son objet véritable, notamment sur cette image 1 ; difficile de se satisfaire d'une approximation.

Comme Grégoire sait que Pierre était présent, que l'apparition a été vue par beaucoup de monde, il sera approximatif, bref. Nous aimerions, nous qui naissons six siècles après celui qui rendit légendaire un peu de la poussière d'une image effacée déjà par neuf autres siècles lignés de renversements, une description plus minutieuse. À ce détail près : la question même d'une précision de notre description est le noeud des angoisses que, pour l'instant, Pierre peine à formuler. Nous allons faire l'épreuve de leur cause, peut-être même une certaine corde vibrera-t-elle en sympathie avec une certaine autre corde, une corde de Pierre prise au moment de sa colère, par exemple, dans sa gorge, résonnant avec une corde dans notre poitrine ; et peut-être nous trouverons-nous, nous aussi, dans l'expectative. Le sentiment de mystère est momentané, il n'y a pas de raison de s'inquiéter, il va être rapidement balayé : vous la connaissez déjà, cette image, du moins en tant qu'image. Peut-être fugitivement, peut-être comme un contour fugace et flou dans la course d'un musée, dans un livre, peut-être dans le demi-monde sans fond des images que le sens attend, ou dans celui des images placées rapidement dans le brouillard illimité des imageries, ou celui des images reléguées un peu trop rapidement parmi les monstres perdus : les parois coulissantes du monde du regard. Dans une telle mesure, Vishnu ou une icône grecque, c'est égal. Mais peut-être vous est-elle familière ? ; et dans ce cas vous savez qu'elle est complètement une image, vous savez que sa précision va nous acculer à perdre le texte pour que ricochent inlassablement les éléments qui la composent : comme il ne sera pas possible d'être satisfait par une relation d'équivalence entre un texte et une image, alors chaque image sera l'étalon des autres images, chaque tableau vérifiera les autres tableaux, l'image sera le texte réel dans lequel tout texte se sera dissout. Nous commençons déjà, alors même que la question n'est pas encore posée par Pierre, à approcher le vertige de la fi-





Si l'oralité est un corps-langage, le poème est un métèque

L'art, pour faire situation dans le langage, doit pouvoir interpeller les modes de pensée. Chaque œuvre est une possibilité d'incidence sur le sens. De nombreuses œuvres ne rencontrent rien ni personne et naviguent solitaires dans le paysage. Elles n'évoquent pas la pensée. Leur vie, leur histoire faite de plusieurs vies n'a pas rencontré d'époque, n'a sailli nulle part. Elles auront traversé l'histoire en disparaissant, simplement, avec la pensée de leur auteur. D'autres traversent l'histoire et restent pourtant transparentes à l'époque, parce qu'elles ne changent rien. Qu'est-ce qui réalise une œuvre en tant qu'œuvre ? Quelle socialité fait sens à l'œuvre d'art ?

Les œuvres qui se découvrent dans la coïncidence d'une époque sont bien souvent éphémères et meurent avec l'époque. La temporalité d'une œuvre d'art doit souvent faire effraction dans l'époque pour provoquer sa pensée, pour provoquer une empiricité signifiante de sa valeur, pour que de l'infime naisse la démesure nécessaire à une situation critique de la pensée. De quelle manière les œuvres d'art sont-elles bonnes pour l'esprit et rendent-elles les hommes meilleurs qu'ils ne l'étaient ?

La signification d'une œuvre ne s'impose pas sans la réserve d'un *je-ne-sais-quoi* qui la fait dire et qui l'anime. Incapable d'exprimer sa propre valeur, c'est de la relation et de l'insu de ce qu'elle signifie qu'elle prend vie dans le langage. On ne sait pas vraiment comment une œuvre affleure suffisamment au langage pour se transformer en sujet pour la pensée.

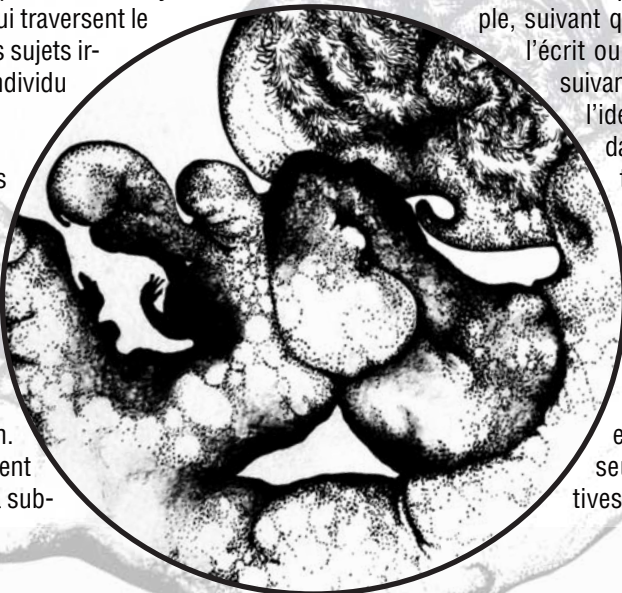
Tout au plus peut-on espérer qu'il continue à y avoir des œuvres d'art, des poèmes qui traversent le sens sans jamais s'y réduire, des sujets irréductibles à l'explication d'un individu ou d'une société.

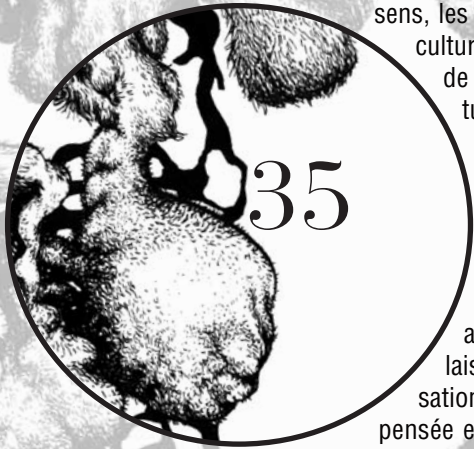
L'invention de l'art se fait dans le langage, dans l'activité du sens que chacun donne à la vie dans le langage. Il y a aussi ce que l'art fait dans le langage. C'est une situation réciproque. C'est l'art, dans l'ensemble des discours, qui travaille à l'invention des œuvres, à leur situation. Je ne sais pas quelle part signifient l'un et l'autre dans ce rapport. La sub-

jectivité organise ce rapport chaque fois qu'une œuvre intervient dans la pensée d'une société. Ce rapport n'est pas exclusivement la conséquence des théories occidentales. L'écoute de la subjectivité n'a rien à voir avec l'individualisme. Nous partageons bien mieux la subjectivité que le pouvoir, les continus que les divisions du sens : là est peut-être la démocratie à chercher. Toutes les sociétés ne traduisent pas la conscience et les limites du sens de la même façon. Les sociétés les plus individualistes ont disséminé la subjectivité dans l'individu. D'autres ont un sens subjectif qui tient encore au collectif et dont le sens poétique est toujours attaché à l'éthique et au politique. Toutes les sociétés, quel que soit leur univers, rencontrent des limites à l'entendement qui les obligent à inventer, à dérouter le langage de sa fonctionnalité communicative, à « fictionner » pour remédier à l'indicible. Certaines sociétés ont peut-être une vision du monde plus « subjective » que d'autres. Ce n'est pas être arriéré. La poétique est aussi dans les régions les plus faibles de l'histoire. Tout comme l'ignorance et le manque d'éthique n'ont jamais quitté la politique des sociétés libérales. Derrière les trompe-l'œil technologiques, la misère de la pensée n'est pas plus avancée à Atlanta qu'à Kigali, pas moins mythologique ou moins religieuse dans le politique. La hiérarchie des sociétés est elle-même un mythe de la domination. La poétique est relative.

L'universalisme mythologique vécu par un peuple primitif est distinct de l'universalisme technologique et de ses enjeux de domination mondiale : par la représentation du monde à laquelle il renvoie, mais aussi par le prisme du sens qu'il constitue d'une manière différente de signifier le monde.

L'idée de « monde » apparaît différemment, par exemple, suivant que la culture du sens est dans l'écrit ou dans la représentation orale ; suivant que le discours se pense dans l'identité réflexive de sa valeur ou dans le continu magique de la nature dans les sciences. Le monde impose des représentations qui sont aussi des stratégies. La mondialisation de la pensée implique alors le développement de stratégies et de légitimations. Les faits, tels qu'ils inspirent les discours et les récits, construisent non seulement des identités collectives mais organisent aussi, en ce

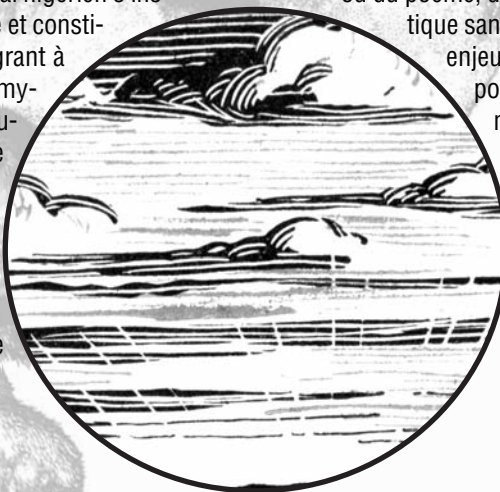




sens, les rapports entre cultures ; le pouvoir de certaines cultures sur les autres. La force de l'universalisme politique comme réalisme du sens s'oppose au poétique laissé à l'intériorisation du sujet de la pensée et à la minorité signifiante sur le sens.

La conception de la conquête de la lune par les américains, en 1969, rapportée par le journal nigérien *Isalân*¹ est révélatrice du relativisme du sens qui fait le passage d'un événement d'une culture à l'autre. Chaque universalisme, en effet, fixe les représentations comme des conditions données de la pensée et de la raison, et fait apparaître son identité et sa situation dans le langage comme une condition même de vérité. Chaque culture a sa représentation de l'universel. Et l'universalisme scientifique n'est pas moins idéologique que l'universalisme religieux : chacun ménage sa place à l'autre ; il n'y a pas là contradiction. L'organisation du langage et de la culture dans l'oralité constitue un point de vue critique de la tradition de l'écriture, dans ce qu'elle signifie historiquement et stratégiquement des critères qui instituent l'universel.

L'événement rapporté par le journal nigérien s'inscrit dans un rapport oral au langage et constitue le récit de l'événement en intégrant à sa description une justification mythique. Il suppose un rapport de pouvoir entre oral et écrit, entre mythe et rationalité, entre les faits et la valeur qui leur est accordée dans la culture touarègue. La situation écrite de l'événement, le récit de la puissance technologique est ainsi tenu dans la critique de la culture

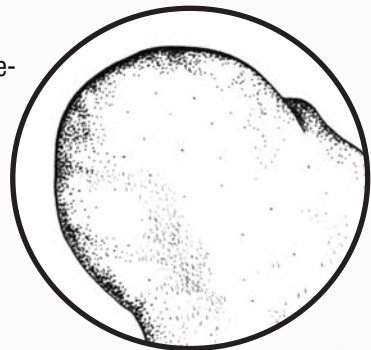


orale et de la manière de penser qu'elle organise : d'un côté « fait prodigieux : pour la première fois, un homme a mis le pied sur la lune » ; de l'autre, « depuis la création, il avait été vu en rêve qu'un homme s'envolerait dans les cieux comme un vautour, dans les années soixante dix. Certains pensaient qu'il était possible de se tenir sur la lune mais d'autres n'y croyaient pas. »² L'imaginaire de l'homme sur la lune est bien différent pour le touareg et le citoyen américain. Comme l'homme technologique ne comprend pas la culture primitive en dehors du regard ethnologique qui fait sa raison, l'homme primitif a une vision du monde étrangère au mondialisme de la pensée. Cet exemple suggère qu'il y a peut-être autant de cultures que de langues différentes ; et, par conséquent, une influence de la langue et de l'activité du langage, bien plus déterminante dans notre manière de penser qu'un simple moyen de communiquer.

Ainsi la conquête de la Lune par les américains, et sa portée universelle, a pu parfois provoquer l'« étonnement jusqu'à l'incrédulité pour les populations restées à l'écart de la recherche scientifique et de ses potentialités, et dont le champ culturel est du domaine de l'imaginaire et du sacré, à l'opposé de la rationalité mathématique. »³ Contrairement au point de vue occidental, l'alunissage des astronautes américains est présenté comme un fait prodigieux et contradictoire pour la représentation touarègue fondée sur des principes différents que ceux de la technologie. Cet exemple montre combien l'histoire est dépendante de son interprétation culturelle et de la théorie du langage qui fait ses représentations.

De même, on n'imagine pas une valeur universelle de l'art ou du poème, une seule conception de l'art ou de la poétique sans concéder à l'aberration du sujet par les enjeux du pouvoir ; à ce qu'ils déforment du politique et de la relation entre sujets, par la mondialisation du discours théorique comme discours de vérité contre le poème.

Dans l'écriture-lecture d'un poème – je ne sais pas où

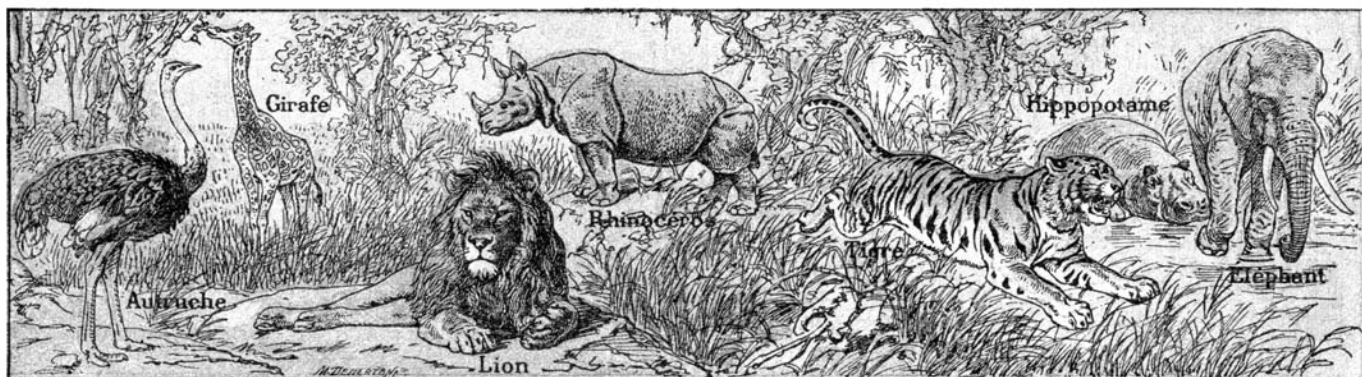


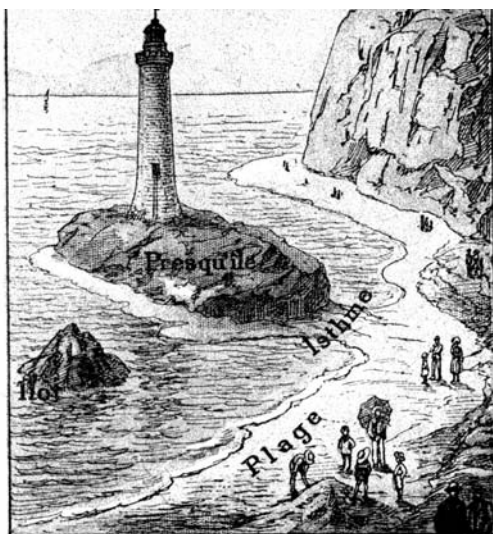
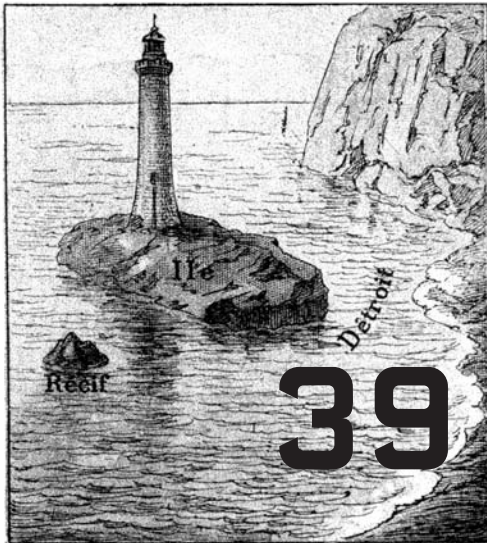


Allo Maman, Bonne fête Et surtout ca va, bon, c'est vrai si c'est moi, oui oui c'est gentil,
 mais si c'était un autre, essayons :
 Allo Madame, Bonne fête Et surtout : non, c'est pas David, oui c'est bien son genre :
 faire appeler par quelqu'un d'autre mais, là, c'est moi, c'est donc pas vraiment lui.
 Alors, voyons : là, avec une surprise comme ça,
 on a quelque chose à s'raconter, on se demande plus si ça va -
 parce qu'on se doute bien que ça va mieux
 quand c'est pas vraiment la question.

Mais alors qu'est-ce qui se passe quand, fête des mères ou pas d'ailleurs,
 on appelle pour une occasion ou une autre ou parce que ça faisait longtemps
 et surtout pour avoir des nouvelles – ça fait très plaisir quand les enfants prennent des nouvelles,
 - mais ce que ça va coûter de dire les choses comme ça, c'est terrible.
 La poterie dédiée à Maman pour occuper les enfants au Centre de loisir,
 c'est-à-dire la figure maternelle comme détresse
 à rendre les enfants disponibles aux aliénations mignonnes,
 principe de contenance de la mièvrerie :
 'obligatoire ou plutôt bien la moindre des choses de pas compter sa douceur quand on prend des nouvelles ;
 'et obligatoirement contenue, parce qu'il faut pas exagérer, dans l'monde dans lequel on vit, il vaut mieux un
 certain cuir, cf. Papa.

Donc, si c'est ça
 ne serait-ce que le petit mail au lieu du coup de téléphone:
 fascinant ce qu'il peut y avoir de mécadage technologique dans le statut anthropologique
 intermédiaire, entre la fête des mères et la fête des pères, ne se peut question de se situer
 tant soit peu même recadrer les catégories familiales personnelles.





Ma mère a d'abord trouvé original
qu'on se boycotte la fête des mères
du fait de son pétainisme
Aurais-je même été flatté
qu'elle se montre fière de mon originalité,
voilà qui limitait déjà, d'un registre émotionnel
encore centré sur la fierté familiale et c'est tout,
l'efficacité de l'anti-pétainisme de la démarche
' Pour faire sérieusement avancer le sujet,
j'ai écouté ce que pouvait se dire d'autres mères.
N'étant pas le seul fils dans cette situation-là,
il fallait que je compare le niveau de discours de ma mère sur l'anti-pétainisme
avec celui d'autres mères. C'est-à-dire que :
si je n'avais pas d'ambition de sociologie de la fête des mères,
j'étais déjà tout acquis à la nécessité de poétiser la sociologie.
Et, à peu près à ce moment-là, j'entends
une mère dire à une autre
que son fils
anti-pétainisme
mais très beau collier regardez
pour son anniversaire. Alors c'est terrible le collier moi aussi justement pas pour lui-
même anti-pétainiste puisqu'à le présenter comme une compensation, c'est terrible et
surtout cette violence des mères entre elles et je savais bien que je n'étais pas si origi-
nal, qu'il n'y avait même pas de quoi être fier d'être anti-pétainiste, que la fierté elle-
même compensatoire, encore pire de se trouver à devoir jusqu'à imaginer si ma mère
avait été là quand la situation me faisait que, sociologue, je préférerais finalement faire
que la critique des originalités généalogistes ou, pour qui voudra bien, mieux que je
ne pourrai le temps, voici annexe
de la reconfiguration de la question des manies mentales dans la langue maternelle :

Pour bien montrer que les raisonnements ne peuvent se vouloir légitimes dans un
monde où on montre des colliers comme s'ils les compensaient, il semblait nécessaire
de creuser les imperfections logiques :

Un bon fils peut faire des mauvais cadeaux
Une bonne mère ne peut pas avoir un mauvais fils
Une bonne mère aime les mauvais cadeaux

On pourrait dire que c'est un paralogisme. Sauf qu'on n'est pas obligé d'être aristotéli-
cien.

D'ailleurs, on peut très bien profiter de la fête des mères pour célébrer les vertus va-
riées

de ces paralogismes, qui sont en même temps comme des confiseries.

C'qui aurait quelque chose d'anti-aristotélécien, de l'ordre du reflux dans la terrible
moyenne poulie contemporaine d'élongation subjective, toujours le problème qu'assi-
milable à une surenchère dans l'originalité.

C'est pour ça, Maman, qu'il faudrait, même dans un poème de fête des mères,
mener l'argumentation plus loin :
que fallait-il que Pétain vienne là-dedans si



TU LA NOURRIS



ET PUIS



ELLE TE NOURRIT



PUIS, ELLE SE NOURRIT



MAIS QUAND ELLE MEURT, HE LAS, TU NE MEURS PAS





1



2



3



4



5



6

Il me court huit philos
Essai M MM MMM MMMM
MMMMM MMMMMM
MMMMMMM MMMMMMMMM
essai sera toute aussi bien une

pro
Car tout sinistre est
comme tout divertissement
Amérique
et tout car

M. Échos, ouache!
nous ne qui ne nous MM
concouaient et que tout va
innés, anglais WW
tour au West West machin
rompaient les âmes quoiqu'a poètes
à ce père qui

n'est-il nourri
arrête ici cette scène ?
Panoramique, tremblé,
camer à bain d'huile qui
c'est sauté

Un siècle deux jours
pareil avenir pour
Chef indien t'es
cramé ouest

si Hamme et Aden
et les hymnes tous
risqués à des Roumains,
des Hugh ! Coyotes des occidents
chiens battus qu'on châtie
bien Love en japonais en
roumain en
quoi de spécial
d'un midi ?

à une tension,
Il se pisse sud

le président des merdanges
slip du partage mondial des mouises
je vais lave t'ordure de France
au couteau

dû au cours
Quick réseau décolle
c'est un plastique mou vient
qu'on a mangé pour tout bien

facilement sol
forme vidéo Home et
fines y viennent d'y
qu'a quarché
au sol n Le dessin au
mollard est bien
sa gueule, fou ça,
fou
et bien oui y'a pus d'monde
bien oui on alors va tuer
sa poétique dessert
ont nous tous 1000 nés
pour plaire à monsieur reGuillot
pourelavie reHache s'il le peut

adhérents de tour transgresseraient
au prêtre pour une
fois mais le Marché a
Sainte Toute
tient coincé
politise près du coût les passions
Coué qui nous laça fines gains
gais mots doux
mais où donnent des cours
qui n'auraient dû ?

au cours Quick réseau
une forme vidéo Home
dessine au mollard
la gueule qui
s'efface quand la regarde
président verrot



I. Boue

Vieillard il va se repaissant d'infusions de boue. Gâteaux de fange. Crèmes de glèbe. Bouillies de terre. Infinis suçotements des gadoues. N'en a jamais assez, n'en manque jamais non plus. Autant qu'il en veuille, toujours alentour en reste plus qu'il n'en saurait manger. Le mélange de terre et d'eau constitue son ordinaire mais aussi le mets de toutes ses fêtes. Il ne se réjouit pourtant jamais, pas dans les fêtes en tout cas. Fêtes : moments graves de célébration, souvenir des victimes, énumération répétitive de leurs noms, gestes rituels de nage, demandes de pardon, reptations liturgiques, chants pleins de bulles, énumération des circonstances, poumons qui sifflent, déclamation des faits tels qu'ils arrivèrent, sont arrivés, arriveront encore, appels aux morts, appel des morts d'abord, ensuite de la mort seule, toute seule, finalement repos : dans la boue. Prière.

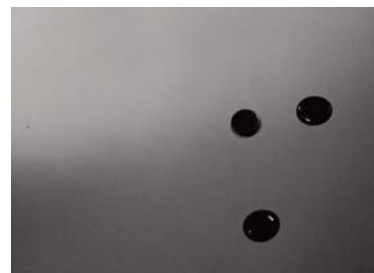
Boue. Toujours la même substance, la seule en laquelle désormais vivre. En use et abuse, s'en recouvre la tête ; d'autres de cendres, lui de boue, plus de boue encore. La range dans des bols, boîtes, plats, casseroles, bouteilles, gamelles, faitouts, bidons, passoirs, urnes, sarcophages, barriques, elle en déborde, glisse, tombe à terre.

La boue au sol ne devient que plus boue. Il jette dans le bain un crucifix, regarde qu'il flotte, regarde comment ivoire et ébène se mêlent à la fange, au jus plus ou moins liquide dans lequel vers lequel. Dans le bain mais combien. Théorie de bassines, baignoires, tonneaux, trous dans le sol, barils, quarreaux, tonnes, muids, foudres, bassins, baquets, jarres, autres récipients, toutes formes et toutes matières et dedans tous les états depuis l'eau la plus pure (toujours déjà souillée) jusque la boue la plus visqueuse (que la pluie pourtant parfois éclaircit). Faire flotter oui mais où, et quel crucifix. De crucifix point, plus. De crucifix jamais. Pourtant il les jette, aimerait les jeter, s'il parvenait à se décider où, où dans toutes ces boues, ces eaux, où dans lequel. Et tellement de grenouilles ricaneuses, pour le vieil homme pour lui tout seul, ricaneuses de cette bouche qui leur tranche le bas de la face, de ces deux yeux idiots et sphériques dépassant de la tête, de toute la verte peluche de leur corps artificiel.

Il effectue de minutieux dosages, des mélanges saccadés, on croit à une méthode, mais aussi à son contraire, bien malin qui le devinerait. Ou bien rien que ses stériles préoccupations de vieillard, occupation sénile pour détourner le temps de son vieux cou ridé de ses vieux doigts tordus de ses vieux yeux chassieux. Remuer, encore. Ses cheveux rares, son grand front, ses grandes mains, son visage congestionné, délavé au soleil, brique, son complet avachi, tout marbré de larges aspersions ocre, de jets de fange.

Ne paraissant pas souffrir de l'humidité grasse dans laquelle il s'ébat, il porte, à près de soixante quinze ans, son corps encore plein, son régime de terre n'y change rien. Il ne meurt mais absolument que de son chagrin, d'aucune cause naturelle, ni de ce qu'il s'inflige. La noyade, l'étouffement, l'inanition, ne lui promettent rien. Et sûrement ne meurt pas de la boue avec laquelle le lie désormais quoi ? Moins qu'un pacte. Une grande familiarité, la sympathie du titan enchaîné à la montagne pour le vautour, son compagnon qu'il ne veut plus quitter, son ami, son seul ami qui vient lui déchirer matin et soir les entrailles. (bienveillance du vautour :: bienveillance de la boue)

C'était le dix-neuvième barrage qu'il construisait.



Incapable d'abandonner ses projets, même dans son grand âge, il creuse, fouille, sape, multiplie les digues, construit encore canaux, siphons, dérivations, bassins. Le tout très confus. Une grande partie du temps, il se tient le corps plongé dans la boue. La croute terreuse autour de lui change de consistance



selon le moment du jour et de l'année : gangue, nappage, traînées, écorce poudreuse que le vent et ses mouvements craquelent. Son réseau s'étend sur une grande surface, il en connaît les coins les plus cachés et ne s'étonne pas non plus des perpétuelles métamorphoses de cette cartographie qu'il contrôle de moins en moins. Il ne tente pas de construire avec la boue, de bâtir sur de la boue, il sait qu'inutile, il ne presse pas la matière, mais lui suggère, négocie, se laisse vaincre, très ardent désir de se savoir vaincu toujours en plus de sa défaite. Certains soirs rêve que la boue l'aspire, mais le suicide il ne peut pas, il craint encore la mort. Il ne va pas plus loin.



WM n'envie pourtant que les morts, encore maintenant, plus jamais rien que les morts, seuls objets de son désir, pendant qu'il ne meurt pas, qu'il ne peut pas mourir, mais se traîne d'un récipient l'autre, d'une boue la suivante. Code couleur pour discerner quelle boue et quelle eau déjà teinte déjà souillée. Pas arc-en-ciel ; seulement des nuances de brun, marron, ocre, terre.



L'échec si intimement inconcevable, durant longtemps qu'il n'a pas envisagé de concevoir, a pris la texture de la boue et toutes ses journées désormais s'y déroulent. Si longtemps il n'a su que ne pas échouer, n'a choisi d'autre voie que de ne pas échouer. Il lui semblait entretenir vis-à-vis de l'échec la plus grande allergie, ainsi qu'un mépris contre tous ceux qui s'en réclamaient. On retrouve donc les traces de ses succès un peu partout. Dans tel édifice pourtant fini bien longtemps après sa mort, dans tel autre naguère considéré impossible, dont il prédit la possibilité, qui finit par émerger, qui désormais s'apprête à sombrer.

Il se bat toute sa vie contre l'eau, avec l'eau.

De lui il reste une fontaine ridicule, prétentieuse, dont personne ne comprend plus la dédicace. Une grande étendue de route a aussi été baptisée en son honneur, lui qui ne construisit jamais de routes. Elle parcourt un lieu qui lui doit tout en même temps que de nombreuses morts. Coïncidence des plus grands exploits et du plus grand meurtre.

Sa victime est-elle plus stupide que lui ?

II Une Vie, Sa Vie

Une vie pourtant toute entière placée sous le signe de l'eau, de préférence claire, pure, & qui coule.

La boue, la stagnation, l'hybride et le confus ne rejoignent que très tard le champ de ses préoccupations.

Dès sa naissance, il tombe dans



une bassine où le lâche une sage-femme hydropique, il ne crie pas, mais barbote. Sa mère pendant sa petite enfance le baigne avec exubérance, purifie dans le liquide à peine tiède cette chair de péché coulée hors de son ventre. Contrairement à tout le reste, l'eau ne manque jamais chez eux, horizons des bénitiers du dimanche, goutte à goutte le long du toit, moisissure persistante aux murs, draps humides, traces sur le sol. Le père ouvrier entretient les parois des bassins de radoub. Le reste du temps, il part à la pêche, passe des heures à fixer le bouchon sur la mare, la rivière, le canal.

Il ne lève pas la tête vers les étoiles, pas souvent. S'il regarde en l'air c'est la lune qui tire à elle les marées, c'est le soleil qui accompagne de son bat-

tement les débordements des équinoxes, et sa chaleur qui force l'évaporation. Jamais il ne tombe dans un trou pour n'avoir pas assez regardé à ses pieds. Mais jamais non plus il ne voit un débris d'espace brûler. Il ignore



les signes d'en haut.

Enfance enrobée de pluie, sur l'île, la mer autour. Chaque jour des gouttes tombent du ciel. Les vêtements ne sèchent jamais tout à fait. Partout, des lacs. Jouer dans les flaques. Regarder les nuages crever. Noyer de petits

chats, courser les grenouilles, chasser les cygnes et les canards à coups de pierre, cracher. Il n'apprendra cependant jamais à nager correctement, détestera toujours les fruits de mer, n'utilisera qu'avec parcimonie les salles de bains.

Jeune encore, médiocre élève, facilement ennuyé, il s'engage dans la marine marchande. Il croit alors à la mer. Il confond contenant et contenu. Une certaine poésie du large, dès lors lourdement crétine. Il n'en sait rien encore. Adolescent navigateur, il parcourt le globe sur des navires à voile, puis à vapeur, deux, trois, quatre fois. Mirer l'eau jamais la même mais toujours pareille, et qu'est-ce que cela lui fait. Pas poisson pour deux sous. Gagne du galon, mousse qu'on tripote, matelot qu'on séduit, stewart serré dans le bel uniforme sombre, coulées de boutons dorés, couvre-chef à ruban, toujours souriant, serviable, puis passé l'angle du couloir cesse de sourire, cesse de servir, s'ennuie, ne supporte même plus de regarder par dessus la rambarde, déserte un jour à l'escale. Sa répugnance le dispute à son agacement. Descend à quai pour ne plus remonter. Il n'aime plus la mer, se l'est avoué. L'eau ne lui plaira jamais tant que lorsque la terre, le métal, la brique, le béton, l'enserrent, la canalisent, la guident. Élément hégémonique, elle le dégoûte. Laisse à elle-même, elle l'ennuie. Il ne sait qu'en faire. L'intérêt de se trouver dessus à flotter lui échappe, car ainsi il suffit de se laisser porter, subir, se conformer aux évidences moroses du théorème d'Archimède et n'en expectorer aucun Eurêka. Une force exercée de bas en haut. Bien. Egale au poids du volume

d'eau déplacé. Et alors ? Cela le lasse, l'indiffère certains jours mais plus sûrement l'exaspère. Un transport parmi d'autres, certes, mais au dedans d'une flaque d'une telle taille lui donne la nausée, et trop de cahots imprévisibles sur une pareille route. Un souverain mépris. Non. Il n'est pas de cette génération. Cette aventure-là a pris fin.

Homme de son siècle l'intéressent les flux maîtrisés, les mouvements soudains mais exploités, les écoulements, les transvasements, les forces mécaniques, les déplacements calculés. La transformation du potentiel en réel. Le possible lui susurre à l'oreille des tendresses, à moins qu'il ne l'insulte, le provoque. La contrainte exercée sur l'élément, pas l'élément en lui-même. Il ne se place pas du côté de l'eau, mais de celui des hommes, énergiques, volontaires, décidés. Celle-là ne vaut qu'à servir ceux-ci. Aucunement méditatif, il ne regarde pas la mer en songeant, mais préfère passer une ou deux heures aux pompes pour évacuer le liquide amer du fond de cale, sentir ses muscles véhiculer l'élément hostile qui partout autour décide, et envisager des optimisations du processus. Au mieux, il accepte de regarder les remous derrière l'hélice. Les vagues l'attristent, cet énorme mouvement perdu le dépote. Et puis tout ce sel. Quelle bêtise.

Boire, uriner, comme fonctions physiologiques, le passionnent pourtant. Il se reconnaît volon-



je recommence
il faut bien
comprendre

chaque matin je prends le
rond-point qui mène à
l'impasse
après l'histoire on a tout rasé

par quel bout raconter

comme elle n'a pas de
nouvelles de sa fille depuis une
semaine la mère fait le
déplacement
connaît bien sa fille unique
et son gendre
les petits

c'était là
le terrain derrière le bar
vers le garage

je dois reprendre
bien expliquer

la mère se rend au domicile
elle a téléphoné
ça n'a pas répondu
même
elle a appelé au travail de sa
fille
absence inexpliquée

un tel comportement ne lui
ressemble pas
sérieuse et tout
les enfants à l'école
la mère de plus en plus
soucieuse

au moins le gendre aurait
répondu

musicien fait des gammes à la
maison
achoppe sur le si bémol

la mère monte dans sa voiture

que signifie ce silence

j'ai toujours connu le terrain
vague
avant c'était un stand de tir

bien raconter

puisqu'elle n'habite pas le dé-
partement la mère doit faire la
route
rien mangé depuis une
semaine

samedi 23
elle a attendu le week-end
car la mère aussi a un travail

on ne disparaît pas
avec toute sa

famille

elle a cherché à joindre les
parents du gendre
idem
la meilleure amie de sa fille
tout le monde s'interroge

je traîne cette histoire depuis
des années
comment remonter le fil

empruntant le rond-point
chaque matin
trouver le ton

donc
la mère arrive sur le site
terrain à l'abandon
avec une cabane

sa fille lui avait parlé d'un petit
paradis
le fleuve fait un large méandre
avant de se jeter dans l'océan
la baraque pourrait être une
villa avec un minimum de tra-
vaux
couler une dalle = terrasse
transformer la grange en
garage
repeindre en jaune

elle a bien roulé
le samedi moins de circulation
autoradio
coude

car elle est veuve
n'a pas d'autre enfant pour
reporter son affection
souvent caressait les cheveux
de sa fille
longs cheveux raides et
brillants
sa brunette

gare le véhicule sur le parking
devant le garage
au portillon sonne
et là
stupéfaction
un autre couple

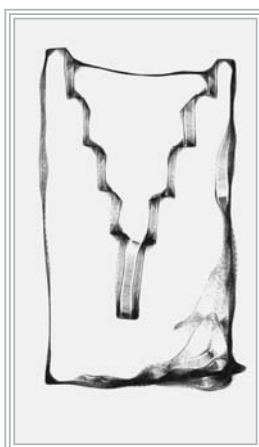
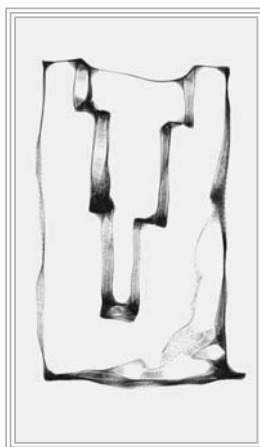
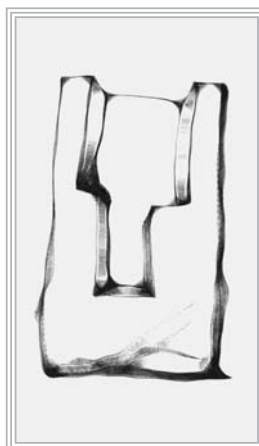
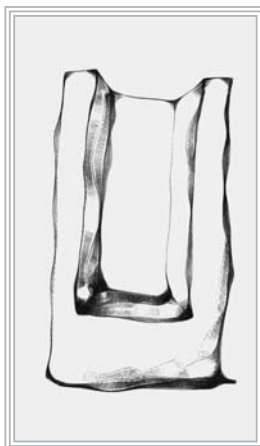
qui êtes-vous
où sont-ils
un ami du gendre
fait des travaux durant
absence

et la femme
reste en arrière

un chien à colerette

je dois bien me rappeler
comment ça s'est passé

l'homme est un colosse
sont partis en camionnette
blanche dans une secte



la mère incroyduble
sans m'en parler
et leur voiture dans l'allée
oui
je bricole pendant ce temps-là
eau
électricité
mais entrez

la femme pâle et muette
la mère voit les jouets des
enfants dans le jardin
trompette du gendre
nouveau carré de moquette
lit déplacé

lundi dernier une fourgonnette
est venue les chercher
avons convenu
profiter séjour
d'ailleurs voyez j'ai les clés

questions
la mère ne croit pas cette
version
le gendre n'aurait jamais laissé
son instrument
sa fille aurait prévenu

l'homme louche

de retour chez elle la mère
prend des notes
bandes de peinture plus fon-
cée

nombre de poules
mouchoir philtre d'amour
le rat noyé

dubitative
l'homme n'a pas agi seul
quand il a changé la moquette

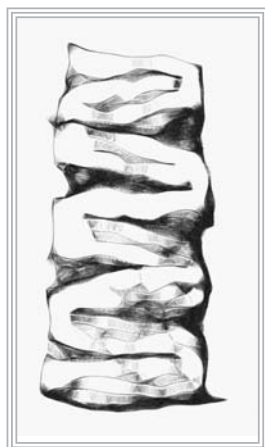
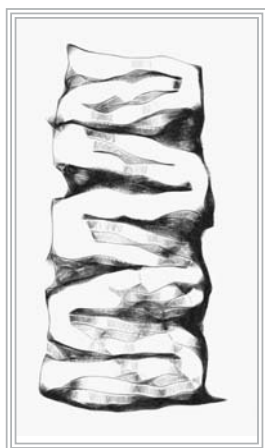
la mère personnage central

*pendant ce temps le colosse
écrase des moucherons
prévient son employeur qu'elle
doit régler des choses
prend 3 jours*

va à la police
un secrétaire la reçoit
jeune stagiaire inexpérimenté
on ne peut rien faire
savez
les gens sont libres d'aller et
venir
majeurs

toute une famille
sans prévenir
école
boulot
possible
parfois les gens disparaissent
on ne sait pas

la mère hésite à le gifler



ma fille unique
mes petits-enfants
donnez-moi la liste des sectes
n'avons pas ce genre de
documents
rage contenue de la mère
je me battraï
j'irai partout
(en serrant les dents)

on peut faire une R.I.F.
hein
recherche dans l'intérêt des
familles
tout essayer

contact parents gendre
vivent dans un pays lointain
ah



il attrape un bloc mais son
stylo marche mal
attendez
tant pis crayon de papier mal
taillé allez-y
n'espérez pas des miracles
un différend familial
on vous tiendra au courant

la R.I.F. ne donne rien
enfants absents de l'école
ça arrive souvent

un matin
je fais plusieurs tours de
rond-point

on ne peut retrouver tous les
disparus
suggestion affichettes

dans cette histoire on ne
prend jamais la mère au sé-
rieux
trop nerveuse

qu'à cela ne tienne
elle écrit dans son carnet
qui est cet homme

d'où vient-il
et la femme blanche
cache des choses

je n'en crois pas un mot

*pendant ce temps le colosse
percuté une tourterelle*

la mère fait paraître un article
dans la presse locale
les avez-vous vus
avec une photo

puis revient sur le terrain
l'homme a mis son nom sur la
boîte
ah bon
pourquoi
dit que le gendre a écrit
ne reviendront plus jamais

Althanasius Kircher
trace la carte délavée de
toute-la-ville [] la retrouve
au chasseur du centre

KIRCHER S'EUTHANASIA D'UNE SÈCHE SALÉE SE PLANTE DANS LE NEZ
UNE SAVEUR RÉGANTE, NOUVELLE. IL LUI TRACE UN CONTOUR. IL PERD
L'ODEUR : ELLE A PRIS LE PAPIER EN REJETANT SON ENCRE

ÉCRIN CREUX VUE D'INTÉRIEUR PAR UN MORT

saloons d'approximations sécurisantes
la découpe des imprécisions précédentes émettent
un sondage sur l'état actuel des pangées d'A. Eins raclées par des commen-
sauts brutalisateurs de

Kult

UR à l'état de Natura Mundis : il y avait même des Scouts à Atlantide onE !

Des barbecues dominicaux pour les sousmariniers

et des satisfactions de loutres ! Des tapins baleiniers ! Et le Capitaine Achab

(il avait trouvé le moyen définitif

de venger sa jambe de bois, en l'utilisant, à d'autres fins)

UN ARÊTÉ QUANT AUX TEMPS DE RESPIRATION

«quelle vie !!!» pensa [], envieux.

Dessous, mille berceaux ballotent dans un autre régime du monde.

«Alors vous pêchez des îles ?»

nan, nannan, c'est juste un hobby.

de calibre coquillesque

Percha-Güten goisés :

un homme où on attendait une perle !

SUD-EST

Le quartier S-E d'Atlantide Eins reluke les festivités de biens-portants :

un environnement, des Welfares States et

l'Abolition du Code noir, on espère par la colonisation des pays sub-océaniques

la libération de la bêtise passant à l'expressivité

UNE VERTU DE DÉSOSSEMENT ASTERIA VULGARIS

FFanon coquillé dans un régime lambis lambis pour défendre les droits

de la Nation Atlantidienne :

Cabas de salutations distinguées, Exeat de la sOap anno O,

«Nous ne sommes rien, soyons vOus»

[], interloque, n'en revient pas.

LaLoLoquelle

*J'ermithai, tapage de scorie larveuse :
un habitant dépiaute Genre, Espèce, sa Narration
assaut déglutiment long !*

*Tout le lectorat vit un mythe sous scapulaire
Semblant que
chacun des koubas-koubas construits sur les morts
rémeutait les récits pour une unité raisonnable !*

IL EST LE MOMENT OU LA DÉSSERTIFICATION TOUCHE AU DIVIN : LA MÉDUSE CRAPAHUTANT SUR DES TAS DE
SUICIDES SE DISPUTANT UN APANAGE D'ABANDONS, LUI OFFRE LE VISAGE D'UN ANNONCIATEUR, VASELINÉ DE
TRANSMISSIONS DIRECTES ET MÉDIATISANTES, GARGOUILLANT D'ÉVANGILES UN PEU HARD-CORE POUR COL-
LECTER DES INFORMATIONS QUANT A LA RE-VENUE DU MONDE ATLANTIDIEN.

«IL S'AGIT DE L'AVENIR DU DESTIN !» BLOUBLOUTE-T-ELLE FACE AUX GASTÉROPODES TEXTILES QUI ONT L'AIR D'UN DÉBARQUEMENT AMÉRICAIN. RANGEMENTS D'ESCLAVAGISTE AU FOND DE LA MER NOIRE, RENDEMENTS DE LA NATURA CORPORIS À NAGEOIRS, AYANT LA FARCE POMPIÈRE D'UNE CÉRÉMONIE OFFICIELLE, LES BOUCHURES D'UN AMBASSADEUR BRETON DANS UN PORT GLOUGLOUTI

«__» RÉPONDIRENT LES GASTÉROPODES.

Dans l'air iodé séance tenante nuit à nuit.

Roentgen Rot des fins de non-recevoir au corail en marinade.

[] est suivi

on leur tenait bien à cœur de leurs plans :

[] trouve un manifeste Dadaïsardé une particulière odeur de vide dans les naseaux pointés sac à peaux respirable/ANTE

- PERIURBAN KARTOFFEL DANS DES SALAISONS DE JEUNES TIMPES
AQUATIQUANTES !

- SALMIGONDIS D'ÉMIGRÉS NATANTES DANS LES PLANS DU MYTHE !

- MONSTRES DES TERRES ADMINISTRÉES DANS LES WATERS-CUTS !

- SALLES DE JEUX POUR MURÈNES !

- FIGURATIONS DU DÉCENTREMENT EN FIXATIONS RÉPÉTÉES !

- AMOINDRISSEMENT DU MONDE A COUPS DE SALADES DIATOMMÉES !

Les habitants s'étaient donc révoltés contre leur condition de moins que niveau zérhow.

dice, brief cuttage

dernière salle à faire peu

[] découvre un macchabée d'empereur mangé par ses scribes.

Ils ont refait un corps à ce Caesar avec leurs caractères cyrilliques : dans l'eau tout s'évanouit,

(l'encre ne vit pas le soleil avant dix bon siècles)

IL Y AVAIT DES POULPES BUVANT L'ENCRE DES LIVRES.

Atlantidiens, prière : «Nous sommes som-
més de nous anéantir !

Allers de furoncles&argots millésimes.

J'avions pris peur de

l'eau puisqu'on la racontait

PHOBIES DE VASELINES TEXTUELLES

La fin ressemblait à un égout portoricain

Nous basâmes égalitairement nos conduites
à partir de salades

piémontaises : thon, coquillettes en crépon
mayo baignée.

De crepusculis campi clamamur,

QUE NOUS SOYONS LIVRÉS ET CAETERA."

«ils y jetaient le
nom de chacun
d'eux et
portaient le reste
dans le feu,
après avoir
purifié le
pourtour d'un
caillot de sang.»
Platon, Fragment
DK 25, Critias,
trad. modifiée.